

SEDNA FILMS ET LA TRAVERSE PRÉSENTENT

INA MARIJA BARTAITĖ LAURYNAS JURGELIS FABIENNE BABE
ANDRZEJ CHYRA MANTAS JANCAUSKAS

walden

UN FILM DE
Bojena Horackova



scénario BOJENA HORACKOVA, MARC CHODOROWSKY, JULIEN THÈVES avec la collaboration de VERTUAND SCHEFER et FRANÇOIS PROHOMME
IMAGE EITVYDAS DÖSKUS, AGNÈS GODARD montages images FRANÇOIS QUICHEMIEN, ANNE BÉNIADEK, FRANÇOIS ABELROUD, LÉO BANNERET, ZINAH KERZAMET

musique ROSALIE RÉVÉTÉ, MUSIQUE XAVIER THIEFLEIN décors ANGELIQUE BÉLJAMIN, SEBASTIEN ESCRAFO

UNE PRODUCTION SEDNA FILMS EN COLLABORATION AVEC TREMORA, STUDIA KINEMA ET LE FRENUO - STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS

AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE ET LA PARTICIPATION DE LA PROCINÉP ET L'ANGOA

DISTRIBUÉ PAR LA TRAVERSE



walden

2020 | FICTION | COULEUR | 85 MINUTES | VOSTFR | LITUANIE/FRANCE

réalisation Bojena Horackova

scénario et dialogues Bojena Horackova, Marc Cholodenko, Julien Thèves
avec la collaboration de Bertrand Schefer et François Prodromidès

production Sedna Films

coproduction Tremora, Studija Kinema et Le Fresnoy, Studio national
des arts contemporains

image Eitydas Doskus, Agnès Godard

montage François Quiqueré et Anne Benhaïem

son François Abdelnour, Léo Banderet et Erwan Kerzanet

musique Benjamin Esdraffo

avec Ina Marija Bartaite, Laurynas Jurgelis, Fabienne Babe, Andrzej Chyra,
Mantas Janciauskas, Nele Savicenko et Povilas Budrys

– programmation ACID Cannes 2020

– «secret screening» au Locarno Film Festival, 2020

– sélection au FEMA à La Rochelle, 2021

Après trente ans d'exil à Paris, Jana revient à Vilnius. Elle veut retrouver le lac que Paulius, son premier amoureux, appelait «Walden». Chronique de la jeunesse lituanienne d'avant la chute du bloc communiste, où, entre premiers émois et marché noir, les rêves de liberté s'incarnent à l'Ouest.

DISTRIBUTION

La Traverse
Freddy Denaës & Gaël Teicher
7 rue de la Convention
93100 Montreuil
01 49 88 03 57
nostraverses@gmail.com
www.latraverse-films.com

PROGRAMMATION

Déborah Caron
06 11 41 63 82
progtraverse@gmail.com

PRESSE
Emmanuel Vernières
06 10 28 92 93
emvernieres@gmail.com





un éloge de la fuite

Notes de Bojena Horackova
sur *Walden*

Le film se passe en 1989, juste avant la chute du Mur de Berlin. Il y avait comme une euphorie générale à l'Est, mais pas forcément partagée par tous. Paulius ne croit pas à des changements possibles et il veut partir à l'Ouest, tout de suite. Il convainc une fille de la bande qu'il fréquente, Jana, de partir avec lui. Pour partir, il faut des devises : Paulius change de l'argent au noir pour les touristes devant un hôtel à Vilnius.

Un jeu dangereux : être repéré par la police signifierait ne pas obtenir son passeport et ne jamais pouvoir quitter la Lituanie. Paulius entraîne Jana dans son trafic, elle est son amoureuse. Ils se font repérer, la police les suit, ils se réfugient au bord d'un lac au milieu de la forêt où « personne ne les trouvera ». Quand Paulius et Jana arrivent à ce lac, Walden, ils réalisent qu'ils ne peuvent fuir plus loin. Ce n'était qu'un rêve, une illusion.

Des années plus tard, Jana revient vers ce lac. On comprend alors qu'elle a réussi à partir à l'Ouest. Légalement ?

Ce film est un éloge de la fuite.

C'est un film sur les décisions qu'on prend et qui changent notre vie.

Je suis Tchèque, d'origine bulgare, je vis en France depuis longtemps.

Le film de Jonas Mekas *Reminiscence of a Journey to Lithuania* m'a donné envie de tourner en Lituanie – pays plein de lacs.

Mekas, après s'être exilé aux USA pendant trente ans, revient et traverse, en accompagnant sa mère, la campagne lituanienne, les champs... – la nature est très présente. Il y a un plan de sa mère qui traverse un champ de blé, et il y a du vent dans le blé, on voit son foulard blanc et le blé qui bouge. Dans Walden, il y a du vent. C'est un élément important. Quand Thoreau parlait de son choix d'aller vivre près d'un lac, il disait qu'il n'y a pas de meilleure raison à donner que de vouloir entendre le vent. Il transporte des voix, des histoires, l'Histoire...

*

Pour les costumes et les décors, sans chercher une exacte authenticité « années 1980 », nous essayions d'en approcher tout en évitant de dater le film, de faire « costumes d'époque ». On tournait par exemple dans les décors naturels d'aujourd'hui, les appartements à Vilnius n'ont pas tellement changé, et quand Jana revient trente ans plus tard, l'appartement des amis où on la retrouve est le même qu'en 1989. Ce qui change, ce sont les voitures, les objets qui marquent le passage entre les deux époques. À l'image, il était important que les deux époques ne soient pas différenciées de manière trop claire, trop marquée : je voulais que cela soit imperceptible, que l'on ressente les différences sans pouvoir vraiment les identifier, cette confusion ou cette idée que le temps est passé sans que tout ne change, était importante pour moi.

*

Le contexte politique lituanien de 1989 reste hors champs dans le film. Les personnages en parlent mais on les suit à la patinoire, au lac, à la sortie du lycée, dans un quotidien de jeunes gens. En 1989, j'étais déjà en France et je ne voulais pas filmer la fin du bloc de l'Est, mais ce que c'était qu'être jeune à Vilnius à ce moment-là. Comment le contexte politique intervient dans leur vie ? Même si on est encore dans un pays socialiste de l'Est, les personnages n'ont pas tous le même statut social – par exemple, le père de Jana est médecin, le père de Paulius, gardien d'hôpital – et je n'ai pas souhaité le surligner, mais on peut comprendre que c'est à cause de ses idées politiques qu'il n'a jamais pu travailler comme médecin malgré ses études. Les différences sociales étaient liées à la politique : être ou pas au « Parti ».

*

Je voulais surtout filmer ces jeunes gens, la lumière, les corps qui bougent dans l'espace, la nature qui les entoure, les lacs. C'était aussi ça 1989 : rêver de liberté, se planter, gâcher son histoire d'amour, la gâcher à jamais. Quand Jana revient en 2015, elle ne retrouve que le lac. Ce qui n'a pas été dit à temps, ne peut plus être retrouvé. Les silences de Jana vont dans ce sens. Comme si elle rêvait sa propre vie. Il y a juste ces paroles qui volent autour d'elle. Je voulais filmer Jana toujours en lien aux autres, à son milieu, à la nature. Jana reste opaque tout au long du film, rien ne l'explique et elle n'essaie pas de l'expliquer. C'est ce qui se passera autour d'elle qui la définira. Et son retour en Lituanie, rien ne l'expliquera non plus. La seule personne qui l'accompagne vers le lac Walden est aussi un étranger, un Polonais rencontré à un dîner.

*

Le présent du film, c'est 1989 et ce qu'on voit du monde d'aujourd'hui, c'est presque une projection de Jana jeune dans son futur. 1989 n'est pas un flash-back, c'est la vraie temporalité du film. Ces projections de Jana viennent comme par effraction dans ce présent. Jana adolescente a peur de l'avenir : on n'arrive jamais à s'imaginer soi-même des années plus tard, on est forcément devenu «une étrangère». Et cette étrangère, une Européenne aujourd'hui, retraverse des lieux que Jana connaissait, jusqu'au lac Walden. Ce lac ressemble à un rêve, comme le voyait Paulius, mais aussi à une terreur : il n'y a rien au-delà de ce lac, c'est la dernière image, tout s'arrête là. En 1989 comme aujourd'hui. On ne sait plus trop si on l'a

vraiment vécu dans le passé, et pourquoi on s'y retrouve à nouveau aujourd'hui. Je voulais réinventer le lac Walden de Thoreau, l'amener du Massachusetts en Lituanie. Pour moi, ce lac est comme une utopie. C'est parce que jusqu'en 1989, on ne pouvait pas voyager, que les ados ont baptisé Walden ce lac de la forêt lituanienne.

*

Je ne voulais pas le tourner en République tchèque d'où je suis originaire, mais en Lituanie, un pays étranger. J'ai parlé avec des amis de Vilnius de cette époque des changements, nous avions les mêmes souvenirs, comme si on avait vécu les

mêmes choses. J'ai l'impression qu'aujourd'hui, cette différence entre l'Europe de l'Est ou de l'Ouest n'existe plus vraiment. Je reviens dans mon film à cette année 1989, à ce qui pouvait nous paraître comme «un horizon bouché» mais qui était peut-être juste une peur de l'avenir, de l'amour : quelque chose de personnel, pas forcément en rapport avec la situation politique.

*

Entre Jana et Paulius jeunes, c'est une histoire d'amour, une histoire d'amour de cet âge-là. Ils ne veulent pas se l'avouer, par peur de ne pas pouvoir la retenir, par peur d'un futur dans lequel on se refuse de faire





le grand saut. Je voulais qu'il y ait une tension muette entre Jana et Paulius, sans aucune parole d'amour. Ce départ va être la fin de leur amour, ils le savent. Leur histoire porte déjà en elle une séparation, Paulius ne croit pas que Jana va partir avec lui à l'Ouest et même au moment où il commence à y croire vraiment, il sait déjà que lui ne pourra pas partir, qu'il n'obtiendra jamais son passeport; il le dit à Jana: «au moins je t'accompagnerai à l'aéroport».

*

Les jeunes acteurs lituaniens du film étaient étudiants. Quand j'ai rencontré Ina, elle venait de terminer le lycée. Laurynas, qui joue Paulius, était au conservatoire et Mantas, qui joue Lukas, faisait des études de mise en scène. Sur le tournage, il y avait un mélange de langues, comme dans le film : le lituanien, le russe, le français, l'anglais. Je parlais français avec Ina, russe avec Laurynas et Mantas, l'équipe lituanienne et l'équipe française parlaient anglais entre eux. Quand on tournait, les acteurs parlaient en lituanien que je ne comprenais pas, mais

regardant une scène sans comprendre la langue, mon attention se portait sur les déplacements des corps dans le cadre, la lumière sur les visages. Dans la scène de l'appartement chez les parents de Paulius, il y avait une sensualité retenue, comme une sorte de grâce, entre Paulius et Jana, qui devenait plus importante que les dialogues. Jana, le personnage que joue Ina, est très silencieuse. Ina l'était aussi dans la vraie vie. Ses silences étaient révélateurs de sa personnalité. Même si elle ne disait rien, elle était terriblement présente. Il y avait

une intensité chez elle et il suffisait qu'on lui parle pour qu'elle éclate d'un rire soudain, comme si ce rire était en elle, et ne pouvait pas toujours sortir. Ina nous a quittés en avril 2021.

Une jeunesse magnifique, détruite, bouleversée



Un texte de Fabienne Babe

—

J'étais très heureuse que Bojena me propose le rôle de Jana dans son film : je connaissais et aimais son travail, ses films. Bojena a des fulgurations et un humour propre aux gens de l'Est qui ont connu des situations absurdes sous le régime communiste, ainsi qu'une façon particulière de capter des moments présents sans avoir l'air d'y toucher. Sans doute pense-t-elle que l'Histoire est suffisamment forte pour ne pas l'approcher de trop près.

C'est un film très personnel pour Bojena Horackova, elle qui a quitté la Tchécoslovaquie jeune pour n'y revenir que des années plus tard. Un destin bouleversé par la violence du monde communiste, une jeunesse sentimentale vécue à cent à l'heure dans un monde en plein bouleversement. Des choix souvent faits au hasard et qui changent la vie, laissant des traces indélébiles, avec l'amertume que cela peut nourrir. C'est le personnage que je joue : une femme qui revient dans son pays entre frustration et rêve inassouvi.

Le désir de découvrir la Lituanie et celui d'interpréter Jana adulte, à la suite de la jeune Ina, ont compté aussi, bien sûr. Je voudrais rendre hommage à Ina Marija Bartaitė, héroïne du film, jeune actrice mystérieuse et résistante, d'une beauté absolue qui illumine le film à sa manière, opaque et douce. Un jour alors que nous tournions près d'un lac, l'assistante du film m'a dit : « C'est incroyable, tu marches comme elle ! ». Ce jour-là elle m'a fait un immense compliment, car je ne faisais que marcher sur ses traces, les traces de sa jeunesse magnifique, détruite, bouleversée.



« L'insertion de nombreux plans-séquences donne un rythme très ordonné au long-métrage, et les flashbacks constants entre les deux époques amènent vers une profondeur qui plonge véritablement le spectateur dans la vie quotidienne des jeunes Lituaniens. Que ce soit en raison de la fragilité du personnage principal ou de la délicatesse dans la narration, *Walden* fait partie de ces réalisations que l'on aimerait voir plus souvent sur grand écran. »

—
Yoann Bourgin, *Maze*, 6 octobre 2020

Bojena Horackova



Née en Bulgarie, Bojena Horackova a vécu en Tchécoslovaquie avant de s'installer à Paris. Son premier long-métrage, *Mirek n'est pas parti*, portait sur un groupe de Tchèques vivant dans la capitale française. Il a notamment été sélectionné dans les festivals de Belfort, Angers et Karlovy Vary avant sa sortie en salle en 1996. Son deuxième long-métrage, *À l'est de moi* (2009), retrace quant à lui le voyage d'une femme à travers l'ex-URSS dont elle tire aussi un essai radiophonique, *À Moscou... À Moscou...* diffusé par France Culture. Elle a également réalisé plusieurs documentaires : *Vilnius loin d'ici* (2001), *Fermeture définitive du kolkhoze* (2003), tous deux sélectionnés aux États généraux du film documentaire de Lussas, quand *Fukushima no ato* (2014) qui suit pendant deux jours Atsunobu Katagiri, maître Ikebana, dans le cercle interdit autour de la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi, a été présenté à la Kyotographie International Photography de Kyoto. *Walden* est son troisième long-métrage, sélectionné par l'ACID à Cannes en 2020 ainsi qu'au festival du film de Locarno, au Fema de La Rochelle, au festival du film européen de Séville et à la Mostra – Festival international du film de São Paulo. En 2021, elle réalise le court-métrage *Le dos rond* (festival Côté court Pantin).